Le véritable abbé Faria, grand magnétiseur

ISTOIRES XTRAORDINAIRES

Alexandre Dumas a rendu légendaire dans Monte Cristo la figure de l'abbé Faria. Mais elle n'était pas née de sa seule imagination. S'il n'a pas connu le vrai abbé Faria, mort en 1820, à Paris où Dumas n'est venu qu'en 1822, il en a beaucoup entendu parler. Louis Pauwels dont on connaît les « Histoires magiques de l'Histoire de France » qu'il a écrites avec Guy Breton (Albin Michel, 2 vol.) à la suite d'émissions de radio, évoque sa véritable personnalité.

OUIS PAUWELS

EDMOND DANTES, le révolté, est au secret dans une cellule du sombre château d'If. Pauvre jeune homme! Il y a des mois et les mois qu'il n'a pas eu le bonheur de serrer ur son cœur un chrétien. Tout alentour il y a a mer... Et depuis trois siècles que cette forteesse sert de prison, nul encore n'a réussi à s'en chapper.

– Mais Dieu! qu'est-ce que cela? Mais non! e cachot me fait perdre la raison!...

Et pourtant ce bruit sourd, lointain mais égulier...

Ne serait-ce pas un de mes compagnons de haîne qui tente de percer la nuit de ces murs le granit?

Serait-ce possible? Voici que le bruit se rapproche, s'amplifie. On creuse... on vient vers noi... Oh! dérision... on débouche mais pour omber dans une autre prison.

Mais voici que le bruit s'arrête. C'était donc bien une hallucination?

Mon Dieu, je n'entends plus rien... ayez pitié, ne me laissez pas mourir de désespoir!...

Au moment où le misérable va frapper sa tête contre le mur, il entend monter une voix du fond de son cachot.

– Qui parle ici en même temps de Dieu et de désespoir?

Le ciseau s'active à nouveau, une pierre cède, un homme va apparaître.

– Ah! qui que vous soyez, venez, venez vite ami, compagnon, mon frère!

L'ouverture est à présent assez large pour laisser passer le fugitif. C'est un très vieil homme... mais peut-être ne paraît-il si vieux que parce que les souffrances de l'enfermement l'ont vieilli avant l'âge? Dans le clair obscur Edmond le distingue un peu mieux. Il a un beau visage de penseur et une longue barbe qui grisonne à peine et tombe sur ses haillons.

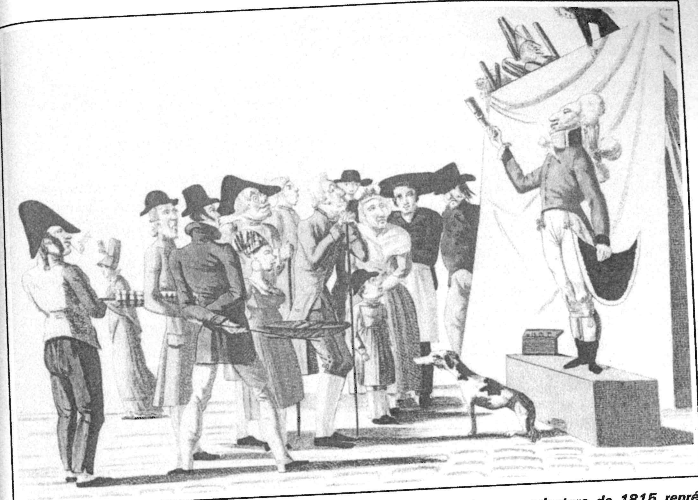
– Je suis l'abbé Faria, dit-il, prisonnier depuis 1811... Je suis enfermé depuis 1807 parce que j'ai rêvé le projet que Napoléon a voulu réaliser en 1811... »

– N'êtes-vous pas, dit Dantès, ce mystérieux prisonnier que l'on dit malade?

– Que le gouverneur croit fou, n'est-ce pas? Oui, oui, c'est moi qui passe pour fou... c'est moi qui ferais rire les enfants... s'il y en avait!

– Et vous renoncez à fuir?

– Je vois la fuite impossible... ces outils, il m'a fallu quatre ans pour les faire! Je creuse



Ph. J.-L. Charmet

Le Grand Charlatan : ***caricature de 1815 représentant l'abbé Faria sur son estrade lors d'une séance de « somnambulisme lucide » qui devait faire sa renommée (Musée Carnavalet).***

depuis deux ans une terre dure comme le granit.

Dantès pense que pour lui le salut est proche. Il est jeune et avec les outils de l'abbé Faria, il pourra facilement creuser un autre passage... Déjà son compagnon a ravalé sa déception...

– « Je vous montrerai un traité, dit-il, qui est le résultat des recherches et des réflexions de toute ma vie... Je parle cinq langues et le grec ancien... »

Faria émerveille bientôt Edmond Dantès par ses connaissances, sa sagesse et sa ténacité... Il finit par trouver surnaturelles les facultés de cet homme étrange... Il aspire à mieux connaître encore sa pensée. Maître et disciple parviendront-ils à s'évader? Hélas! l'abbé Faria meurt non sans lui avoir révélé l'existence d'un trésor caché dans l'île de Monte-Cristo.

le descendant d'un brahmane

Monte-Cristo!... l'île du trésor, le roman le plus célèbre d'Alexandre Dumas qui porte encore tous les ans 50 000 personnes à s'embarquer pour la visite du château d'If.

Dans ce château furent cloîtrés des personnages célèbres tel l'Homme au masque de fer, Mirabeau et le duc d'Orléans dit Philippe-Égalité, guillotiné en 1793. Mais ni Edmond Dantès ni l'abbé Faria, bien sûr, qui sont des personnages de fiction comme chacun sait... Des personnages de fiction? Eh bien, non, justement!

L'abbé Faria a réellement existé...

Ce n'est peut-être pas une révélation pour les spécialistes, mais le public, et pas seulement celui qui visite les geôles de l'île des Ifs, qui ont inspiré Dumas, ignore qui était le singulier abbé Faria...

Par la faute du père prodigue des Trois Mousquetaires qui s'est servi de son nom avec un énorme culot : en transposant sa véritable histoire, mais, curieusement, en respectant tous les traits de caractère essentiels de l'abbé ainsi que les principales étapes de sa vie. Comme si les dons et la personnalité de cet homme étrange, originaire des Indes, avaient réussi à fasciner et à convaincre ce grand espiègle de Dumas.

José Custodio de Faria est né le 31 mai 1756 à Goa dans les Indes portugaises.

Sa famille descend d'un brahmane, mais elle est chrétienne depuis deux siècles déjà. Le mariage de ses parents n'est pas heureux. Son père a été au séminaire avant d'épouser une « fille de riches », Rosa Maria, hautaine et capricieuse.

D'un commun accord, ils finissent par se séparer. Son père revient alors pour de bon dans l'état ecclésiastique, et sa mère... prend le voile et devient prieure du monastère de Santa Monica. Plantant là le petit José qui a donc pour parents une nonne et un curé, ce qui, même pour un catholique hindou, n'est pas banal!...

Père et fils décident alors d'unir un temps leur destinée. Ils mettent eux aussi... les voiles, mais pour Lisbonne où le père espère pour son fils une carrière à la mesure de son intelligence.

Le voyage dure neuf mois et, grâce à des recommandations, ils sont reçus à la Cour. José peut terminer ses études et le voilà bientôt ordonné prêtre. Il reçoit alors l'ordre de prononcer son premier sermon dans la chapelle royale, devant un parterre des plus relevés...

A peine a-t-il bredouillé quelques mots qu'il perd complètement le fil de son discours. Son père qui a pris place sous la chaire lui lance alors :

« Hi Sogli bhâji » ce qui en dialecte de Goa, veut dire : « Tu n'as devant toi que des têtes de paille. » Cette formule dissipe instantanément le trac de l'abbé Faria qui poursuit alors et enchante son auditoire.

Devant les embûches que rencontre son père à cause de la couleur de sa peau, l'abbé Faria se convainc qu'en restant à Lisbonne il ne sera jamais évêque, comme c'est le cas pour les trois mille prêtres indo-portugais du pays. Il décide de « monter » à Paris pour devenir célèbre dans les lettres ou dans les sciences.

Il y arrive au printemps de 1788. On sait très peu de chose de lui durant la Révolution, si ce n'est qu'il doit se cacher et qu'il a contribué, mais modestement, à la chute de la Convention en prenant la tête d'une milice de quartier.

du haut d'une estrade

C'est autour des années 1810 que sa réputation éclate... C'est qu'il est devenu le plus célèbre des magnétiseurs de Paris! Si célèbre que toute la haute société parisienne se presse au 49, rue de Clichy où il donne ses conférences et fait des démonstrations. Chateaubriand même évoque, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* un dîner dont le héros est José Custodio de Faria.

Son allure, son visage émacié et naturellement bronzé, ses manières élégantes séduisent tous ceux qu'il rencontre. Et le voici maintenant qui se met aux cartes...

Grâce à son magnétisme, il se rend si redoutable que les maisons de jeu veulent lui verser une pension s'il renonce à jouer... Mais comment le jeu pourrait-il le retenir, lui, l'homme de culture, toujours avide de connaissances nouvelles?

Il fait donc une retraite d'une année à Marseille où il enseigne la philosophie. Pendant son séjour dans cette ville, il est élu « membre de la Société médicale » de Marseille...

Il visite ainsi le château fort de l'îlot d'If où, singulier hasard, Alexandre Dumas va situer les dernières années de la vie de l'abbé Faria du roman. Mais est-ce la couleur de sa peau, son français encore hésitant parfois, ou tout simplement les préjugés de ses collègues, il n'y obtient pas la place que ses connaissances devraient lui valoir. Alors, dès 1812, il retourne à Paris...

En quoi donc consistent les connaissances de l'abbé Faria?... Suivons-le dans une de ses « salles de cours » où ses conférences lui ont déjà valu une si brillante renommée... Au printemps 1813, il inaugure ses fameuses séances du jeudi.

Pour entrer, il faut payer un droit de cinq francs. Ce sont en majorité des dames de la bonne société qui font le parterre. Elles viennent là surtout pour s'amuser et quêter peut-être des sensations fortes...

Il y a aussi des messieurs. Ils viennent également pour s'amuser, et certains pour s'instruire. D'autres pour écrire des « papiers » souvent féroces dans des journaux qui débinent volontiers l'aimable magnétiseur. Mais enfin, le succès est là, car dans la salle il y a rarement moins d'une centaine de personnes.

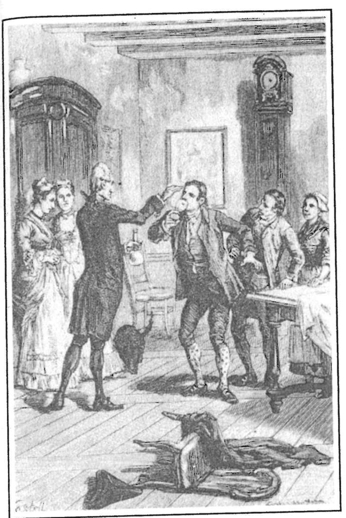
C'est à 4 heures que Faria fait son entrée dans les salons. Il est accompagné d'une sorte de dame gouvernante et de deux ou trois « aides ».

Il monte sur l'estrade et commence un assez long discours en s'aidant de notes manuscrites. Tout nimbé d'exotisme, cet enfant du pays des fakirs et des brahmanes tient pourtant des propos d'une modestie surprenante.

Il prend un temps considérable pour dire qu'il n'y a pas de mystère, pas de magie, nul fluide magnétique dans sa méthode et que rien n'arrive par sa propre volonté, que tous les phénomènes dépendent de causes naturelles et qu'enfin, seuls certains individus peuvent être magnétisés. A ceux-ci il donne le nom compliqué d'« époptes naturels ».

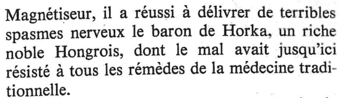
– Mettez-vous là, dit-il ensuite à quelqu'un qu'il choisit dans l'assistance.

– Là dans ce fauteuil bien confortable... Fixez ma main à présent et pensez au sommeil. Là... Pensez-y longtemps!... et maintenant dormez! dormez, je le veux! Déjà vous ne sentez plus vos jambes. Voilà... vos jambes sont paralysées. « Essayez à présent de vous lever... Vous ne le pouvez pas!... »



Ph. J.-L. Charmet

Faria au cours d'une séance de magnétisation d'un de ses assistants. Sous l'influence de l'abbé, l'homme boit de l'eau en croyant boire du vin.



Il continue ensuite ses expériences sur ses aides qu'il endort, en leur parlant ou par autosuggestion.

Il leur cause alors toutes sortes de sensations agréables ou désagréables : quand il leur donne de l'eau, ils disent que c'est du vin ou du vinaigre...

Il tente ensuite les mêmes expériences sur une dizaine de personnes ensemble et trois fois sur quatre il réussit à les endormir toutes en moins d'une minute. Bref, ce que l'abbé Faria expérimente pour la première fois dans l'histoire de la psychologie, c'est ce qu'il appelle « le somnambulisme lucide », c'est-à-dire la suggestion sous hypnose.

par l'imposition des mains

Pour y comprendre quelque chose, il faut à présent évoquer la figure du plus célèbre de tous les magnétiseurs, Franz Anton Mesmer, qui est aussi connu à son époque et certainement encore plus discuté, que peut l'être un professeur Barnard aujourd'hui.

En 1775, apparaît à la cour du prince électeur de Bavière, à Munich, un jeune docteur en médecine, portant beau, riche par son mariage, et déjà précédé d'une réputation flatteuse. Magnétiseur, il a réussi à délivrer de terribles spasmes nerveux le baron de Horka, un riche noble Hongrois, dont le mal avait jusqu'ici résisté à tous les remèdes de la médecine traditionnelle.

Armé de l'harmonica de verre, que Benjamin Franklin vient d'inventer, il endort à son gré différents types de malades, provoque des crises salutaires et guérit, outre des convulsionnaires, des malades atteints de surdité. A Munich, il rend même la vue, temporairement seulement hélas! à une jeune pianiste virtuose, protégée de l'impératrice Marie-Thérèse.

Comment sont obtenues ces guérisons merveilleuses? Mesmer les met sur le compte du « magnétisme animal », un fluide accumulé dans le corps du malade et qui emplit d'ailleurs l'Univers tout entier. Par des impositions de mains ou d'aimants, lui, Mesmer, remet dans le droit chemin ce fluide quand la maladie a provisoirement perturbé sa bonne circulation à travers le corps humain.

On sait la suite : la méthode de Mesmer connaît bientôt dans toute l'Europe de cette fin du XVIIIe siècle, un succès prodigieux.

Le séduisant docteur se déplace dans toutes les capitales, soigne, au prix fort, des centaines de malades, et comme ceux-ci se pressent de plus en plus nombreux dans son cabinet de consultation, il invente le fameux « baquet » qui porte son nom.

C'est une sorte de pile électrique, conçue sur le modèle de la bouteille de Leyde et munie d'autant de poignées qu'il y a de malades à traiter, ce qui peut aller parfois jusqu'à...vingt patients « soignés » simultanément.

Pour vanter les bienfaits de sa méthode, Mesmer ne mâche pas ses mots :

– Le magnétisme animal dont je suis le découvreur, dit-il, donne aux hommes une thérapeutique universelle capable de guérir et de prévenir toutes les maladies, amenant ainsi la médecine à son point de perfection.

On se doute de l'accueil que les autres médecins font à cette proclamation, d'autant que Mesmer, qui s'est fixé à Paris, magnétise maintenant les arbres que les malades pauvres peuvent venir toucher. Quant aux plus riches, ils paient au sortir de « la chambre des crises » des honoraires de plus en plus exorbitants. Qu'importe, on continue à accourir du monde entier.

Devant ce paroxysme, Louis XVI fait nom-

mer une commission d'enquête. Les disciples de Mesmer se disputent et les enquêteurs insinuent que les attouchements, les impositions de mains des mesméristes, débouchent parfois sur des comportements, disons... un peu lestes.

Mesmer est obligé de prendre la fuite en 1785. Il disparaît alors à peu près complètement, suffisamment riche toutefois, pour continuer à vivre sur un grand pied et vouant au monde qui n'avait pas accepté sa découverte, un profond ressentiment...

L'abbé Faria n'a pas connu Mesmer puisqu'il n'arrive à Paris qu'après la disparition du chef de « la Société de l'Harmonie ». Mais le retentissement de ses expériences est encore immense et, surtout, Mesmer laisse des disciples.

Le marquis de Puységur notamment, un aristocrate français, officier d'artillerie, qui enrichit les travaux de Mesmer en inventant « le somnambulisme artificiel ». C'est-à-dire en obtenant du sujet, maintenu en l'état de veille, l'exécution d'ordres divers, suivie d'une amnésie totale.

Puységur, le guérisseur

Puységur est d'une honnêteté parfaite. Il obient de nombreuses guérisons définitives grâce des soins s'apparentant déjà à la psychothérapie moderne. Il comprend qu'il ne faut utiliser e magnétisme qu'à des fins thérapeutiques. Et ion pas pour faire des démonstrations spectaulaires qui font souvent empirer l'état des nalades, ravalés au rôle de cobayes ou d'ours avants.

Néanmoins, il continue d'organiser – mais ratuitement! – des traitements collectifs. Sur la etite place du village de Buzancy, près de Soissons, non loin du superbe château de Puységur, y a un très bel orme. Il en pend des cordes ue les malades, assis autour de l'arbre, vienent saisir... Ils sentent alors le fluide qui émane l'arbre préalablement magnétisé par Puységur, leur passer à travers le corps...

En un mois, le marquis guérit d'affections verses soixante malades sur les trois cents qui sont présentés!... Faria a certainement connu marquis à qui il dédie son unique ouvrage De la cause du sommeil lucide ». Par ses expériences, il va démontrer à son tour que les guérions obtenues par le magnétisme ne sont dues aucun fluide mystérieux, mais simplement à bon rapport, « un bon contact » comme on dirait maintenant, entre le magnétiseur et le malade.

Un des élèves les plus assidus de ses conférences est le futur général Noizet, élève aussi d'Arago et d'Ampère. Il convainc ce dernier de la valeur du magnétisme à la lumière de ce qu'il peut voir rue de Clichy.

« Tout Paris », écrit-il, « a pu suivre les expériences de l'abbé Faria, homme doué à bien des égards d'un esprit supérieur. Mais peu de personnes sont restées convaincues. » Pourquoi donc les Parisiens ne feront-ils pas davantage crédit à cet honnête homme, qui compte dans les annales de la médecine psychosomatique?

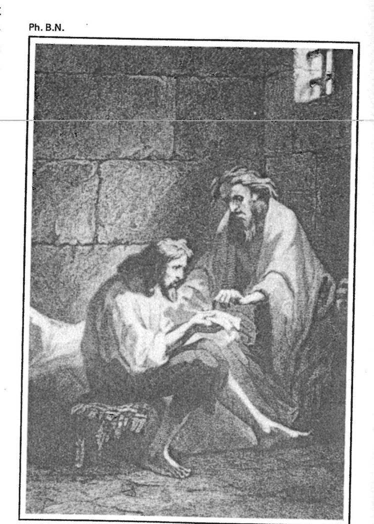
C'est qu'à Paris, il y a des puissances et aussi, dit-on, les gens les plus spirituels de la terre. Les puissances, le corps médical, l'Église, lui sont hostiles. Parce qu'il est, à tous égards un marginal...

Au souvenir de Mesmer, qui n'était pourtant pas qu'un charlatan, ils disent :

« Cet abbé-là, c'est un suppôt de Satan... L'expression de sa physionomie est à la fois effrayante et extraordinaire. Elle seconde merveilleusement ses opérations magnétiques » dit, entre autres gentillesses, dont certaines nettement racistes, le très sérieux « Moniteur universel ».

L'article l'accuse même d'avoir fait périr, par sa méthode, une femme, à la suite d'une fausse couche, ce qui est très certainement faux. Tout cela n'aurait cependant pas suffi à le discréditer... S'il n'y avait pas eu aussi les gens d'esprit...

Ph. B.N.



'mond Dantès et l'abbé Faria dans la cellule du âteau d'If. Illustration pour Le Comte de Monte isto, d'Alexandre Dumas.

Un certain jeudi, il reçoit la visite dans son salon de Charles Potier, acteur assez connu sous la Restauration.

« Je veux devenir votre disciple », lui dit ce personnage avec chaleur. Le bon abbé tombe dans le piège comme un enfant et accepte de le magnétiser.

Alors qu'il devrait être en plein « sommeil lucide », Potier éclate de rire devant tout le monde et lance platement :

– Si vous magnétisez tout le monde comme moi, l'abbé, vous ne faites pas grand-chose!.

« Soporito »

Tout l'effort de cet acteur consistera désormais à bêcher ce que dit Faria, et il fait même écrire une pièce « la Magnétismomanie » dans laquelle l'abbé est surnommé « Soporito ».

La pièce ne vole pas très haut, à lire ces répliques : « Soporito a déjà rendu la vie à Saint-Maur. – Comment? à cinq morts? » ou encore : « Vous étiez si pressé hier que vous ne l'avez réveillé que de l'œil droit » dit un élève à Soporito qui répond : « C'est une gaucherie, j'en conviens, j'en ai tant dans la tête! ».

L'abbé Faria, qui n'avais jamais tué personne, tant s'en faut, va être tué par le ridicule. Dénigré par la presse, hué sur le théâtre, méprisé par les autres magnétiseurs, et menacé d'excommunication par ses pairs, il doit fermer son salon.

Nous sommes en 1816 et il y a quatre ans qu'il lutte pour faire admettre ses idées. Sans ressources à présent, il se retire dans un pensionnat de demoiselles où il fait office d'aumônier. Découragé, mais pas amer du tout, il se met aussi à la rédaction de son livre, mais ses déboires n'ôtent rien à sa merveilleuse sagesse, à sa modestie.

« Ce livre est un aiguillon qui pique vivement mon honneur, écrit-il, sinon je me serais condamné au silence, persuadé que je n'ai rien à enseigner dans une ville où j'ai tout à apprendre. »

C'est pendant la publication du premier tome de son ouvrage, trois ans après sa disgrâce, qu'il succombe à une attaque d'apoplexie, âgé de soixante-trois ans et quatre mois.

Il est pleuré par quelques rares adeptes, mais nul ne sait où il est enterré...

Ce qui est bien extraordinaire, c'est que l'abbé Faria, qui a inspiré d'une manière directe « l'École de Nancy », ces médecins, pères de la psychiatrie moderne, et inspirateurs de Freud lui-même, ne passe à la postérité que grâce au génie romanesque de Dumas.

résurrection de l'abbé Faria

Honni par le vulgaire, négligé par les magnétiseurs et les médecins – Puységur ne le cite même pas –, oublié par ses adeptes, Faria ressuscite... vingt ans après, si l'on ose dire, s'agissant d'Alexandre Dumas.

Bientôt, grâce à la plume du maître, cet homme enseveli sous l'indifférence va devenir un personnage de légende. L'auteur de Joseph Balsamo avait bien connu le récit de sa vie. De plus, il se passionnait pour les questions d'occultisme et de médecine qui passaient encore souvent pour liées. Il s'est servi du nom de l'abbé et il a transformé ses aventures assez désolantes en une immense allégorie populaire.

Il y a en effet, tout un symbolisme caché dans le roman de Dumas.

L'abbé Faria dans son cachot, c'est bien sûr l'inventeur de la suggestion sous hypnose que la société a rejeté. Le gouverneur du château d'If qui le dit fou, c'est Paris qui se moque de lui.

1811, c'est l'année où le véritable Faria a visité le château d'If. C'est aussi la naissance du Roi de Rome qu'il a deviné en 1807 grâce à un rêve prémonitoire.

L'abbé Faria a mis quatre ans pour faire ses outils et trois ans pour creuser sa galerie.

Les quatre ans, c'est sa lutte pleine d'espérance pour hisser ses idées à la lumière, les trois ans, c'est l'élaboration exténuante de son livre dans une langue – le français – qu'il n'écrit pas bien.

Le traité qu'il veut montrer à Dantès, c'est bien sûr l'unique livre qu'il a écrit...

Le trésor enfoui de Monte-Cristo enfin, c'est, avec ce qu'il y a de caché dans les profondeurs du rêve éveillé, la doctrine même de l'abbé qu'il veut léguer à un disciple.

Et ainsi, ce roman rocambolesque, un des plus lus de toute la littérature, est devenu la revanche posthume de l'abbé. Un savant qui a creusé les replis souterrains de l'esprit, sans déboucher de son vivant dans un monde qui l'avait condamné.

Quand vous irez visiter le château d'If, aurez-vous maintenant une pensée amicale pour la mémoire de José Custodio de Faria?

Louis Pauwels